

Zeitschrift: Heimatschutz = Patrimoine
Herausgeber: Schweizer Heimatschutz
Band: 4 (1909)
Heft: 11

Artikel: Pour le visage aimé de la patrie
Autor: Diricq, Edouard
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-170639>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HEIMATSCHUTZ

ZEITSCHRIFT DER « SCHWEIZER. VEREINIGUNG FÜR HEIMATSCHUTZ »
BULLETIN DE LA « LIGUE POUR LA CONSERVATION DE LA SUISSE PITTORESQUE »

NACHDRUCK DER ARTIKEL UND MITTEILUNGEN
BEI DEUTLICHER QUELLENANGABE ERWÜNSCHT

HEFT 11 • NOVEMBER 1909

LA REPRODUCTION DES ARTICLES ET COMMUNIQUÉS
AVEC INDICATION DE LA PROVENANCE EST DÉSIRÉE

POUR LE VISAGE AIMÉ DE LA PATRIE

« Le retour vers le passé est... le plus
chimérique des rêves. » page 76.

M. G. de Montenach a fait paraître un beau et bon livre qui devrait être dans toutes les mains. On lui a déjà consacré bien des articles, nous voudrions quand même en dire un mot dans le *Heimatschutz*; nous serions trop heureux si ces quelques lignes engageaient de nouveaux lecteurs à méditer quelques-unes de ses pages.

C'est qu'il est impossible, en effet, de dire plus justement des choses plus raisonnables. Ce livre est plein d'enseignements. C'est un manuel de tous les délits que nous commettons si fréquemment contre tout ce qui est beau, pour des motifs utilitaires, qui, maintes fois, pourraient trouver une solution plus élégante.

L'auteur a déjà publié d'excellents traités d'esthétique sociale et nous savions que ses idées ne seraient pas excessives. Néanmoins cette petite phrase, cueillie à la page 76, que nous épingleons en tête de cet article, doit rassurer ceux qui seraient tentés de croire que l'auteur

vit dans un monde étranger à nos besoins. Il est certes moins exigeant que M. André Hallays qui lutte si vaillamment en France, pour le triomphe des mêmes idées. Ce livre a, du reste, été accueilli avec un plaisir évident.

C'est un signe des temps. Nous sommes mûrs, paraît-il, pour sortir de la laideur. Notre sens esthétique s'est dégagé avec beaucoup de peine et l'on n'est pas encore bien sûr qu'il soit viable. Tout de même nous progressons.

Nous avons une peine infinie à éduquer nos yeux, nous ne savons pas voir la beauté dans la simplicité. Nous ne sentons pas l'élégance, la vérité, la beauté vraie des choses. Nous sommes compliqués, diffus et divers... quand nous sommes quelque chose. Pendant tant d'années on ne nous a présenté qu'une vérité si platement conventionnelle qu'il ne peut en être autrement. Qui nous aurait enseigné le prix de la beauté? Ce n'est pas l'école certes! Indifférence, banalité, platitude! Et ce mal est fort répandu, si l'on en juge par les plaintes qui s'élèvent de tous côtés. *La Revue d'éducation familiale*, parlant de l'éducation esthétique, disait dans un de ses derniers numéros: « Il existe un grand mal. Il s'agit de l'extirper. Ce mal c'est la cécité dont les neuf

dixièmes des hommes sont frappés quand il s'agit de l'esthétique: du beau dans la nature et dans l'art. »

Nous avons passé bien des années dans une des villes les plus pittoresques du monde, où, sur un petit espace, la nature et les siècles avaient réuni, accumulé, tous les éléments propres à créer un rêve perpétuel. Sous un ciel souvent gris qui s'harmonisait mieux que tout autre avec le pays un peu triste et austère, de l'aube à la nuit, on entendait sonner quelques cloches de couvents ou d'églises. Et, le soir, le couvre-feu lançait ses notes lentes et graves par dessus la chevauchée fantastique des toits descendant à la ville basse.



ALTES HAUS IN LENS, Kt. Wallis, Bezirk Siders. — Photographie von Direktor Lamazuret, Solothurn
ANCIENNE MAISON A LENS, canton du Valais, district de Sierre. — Cliché de M. Lamazuret, Soljère

Nul n'y touchait plus à cette vieille ville. — Comme Bruges elle aurait pu avoir son Rodenbach. Cependant que d'indifférence pour ce merveilleux décor!

Les choses ont changé depuis cette époque; on s'est avisé de découvrir ce pays, on l'a admiré, le progrès y est venu... mais ceci n'est qu'un exemple à l'appui de ce que nous disions plus haut.

M. de Montenach aborde très nettement

dans son livre toutes les questions d'esthétique qui se rapportent à la beauté naturelle des sites et des paysages et à la ville et au paysage urbain. Tout est passé en revue. Il ne se dissimule pas qu'il est extrêmement difficile de lutter contre l'ignorance, le vandalisme et tous les intérêts financiers et toutes les questions de personnes qui les étayent si souvent, mais il voit une tâche peut-être encore plus ardue: c'est d'apprendre à la nouvelle génération à voir avec vérité et simplicité, c'est le travail d'éducation générale qui est à faire pour aboutir à ce résultat. Il insiste avec infiniment de raison sur cette nécessité et il trouve que notre pays et son art ont tenu trop peu de place jusqu'ici dans nos écoles.

Puisque l'intervention de l'homme, dans le paysage urbain, a une telle importance, il faut donc qu'il soit bien instruit des conséquences qui peuvent en résulter et si l'on veut que son œuvre ait une racine enfoncée dans le pays il faut le rendre capable de sentir et ce pays et son passé historique et artistique et toutes les traditions dont il vit.

L'auteur préconise également la création de zone réservée — des zones de beauté —. La petitesse de notre territoire ne permettra pas de les multiplier. Et encore, se-

ront-elles accessibles « aux fêtes champêtres » ? Le sort fait à cette question ne sera pas indifférent aux charmes de ces zones!...

L'auteur consacre des lignes amères à notre architecture, à l'incohérence de nos styles, à nos contradictions, aux décors illusoire que nous nous créons. « On s'ingénie à reproduire des formes anciennes qui, autrefois, répondaient à un besoin et qui, aujourd'hui, ne riment à rien, pendant ce temps nous détruisons dans la rue, dans la ville, les formes du passé qui devraient être un enseignement perpétuel. »

« Nous avons perdu, dit-il, certains sens et certains instincts dont les générations d'autrefois étaient douées. » Cela est évident, mais il faut tenir compte des révolutions économiques qui se sont produites. On veut faire vite maintenant et gagner le plus possible. Toutefois, il serait possible d'aller aussi vite et même de gagner autant, tout en faisant moins laid, car la laideur n'est pas la conséquence nécessaire du premier terme. Ce qui manque c'est le goût, le sens du milieu, de nos besoins, ce qui pêche aussi c'est la trop grande facilité laissée à une foule de maçons, de s'improviser architectes.

A qui devons-nous ces grandes baraques dont les ciments s'écaillent, où pendent des lesives aux fenêtres de chaque étage ? Et celles qui sont plus « belles », celles où le constructeur a réuni toute sa science et tous ses stucs ? Nous ne dirons rien des commodités et de l'élégance que l'on y trouve lorsqu'on les habite : un livre n'y suffirait pas.

L'auteur parle longuement de ce qui a été fait à l'étranger pour masquer toutes ces laideurs — car elles se retrouvent un peu partout ; du rôle de la verdure — que l'on ignore totalement dans nos petites villes où l'on croit avoir réalisé un progrès lorsque dix pots de fleurs entourent le fût d'une fontaine ; de la maison familiale — qui ne peut se décider à devenir, chez nous, autre chose que la maison ouvrière, tandis qu'en Belgique, en Angleterre et ailleurs, elle rend de si inappréciables services. Mais nous avons peut-être l'instinct grégaire... Pourrions-nous jamais nous appliquer ces paroles de Robert de la Sizeranne : « Le paysan possède les trois pieds de terre qu'il couvre de son corps. Dans le jour personne ne tra-

vaillera au-dessus de lui, que peut-être les anges, et la nuit personne ne dort sous lui, que peut-être les morts. »

L'auteur touche aussi à l'esthétique générale des villes au point de vue social. Il loue fort le Moyen-Age, son esprit, son influence, et, par ricochet, cette pauvre Renaissance est un peu déshabillée : d'elle vient tout le mal. Cependant!...

Il y aurait certainement beaucoup à dire au sujet de cet art local du Moyen-Age, qui n'était pas exempt de routine et qui n'était pas toujours le jet d'une inspiration si

pure. D'exquises choses aussi à propos des sociétés d'embellissement ; sur la silhouette des villes « bouleversée, sacrifiée, comme c'est trop souvent le cas, au bon plaisir, à l'intérêt d'un seul constructeur » ; sur le rôle de la place dans la cité ; sur les arts dits « décoratifs » ; sur le rôle stérilisant de la petite politique locale empêtrée dans des questions de personnes, et fascinée, hypnotisée par les urnes électorales. Tout serait à citer. Nous voudrions que la place nous permit d'en recopier des passages entiers pour les mettre sous les yeux du public, afin de lui faire voir à quel point et dans quelle mesure il peut être rendu responsable de l'enlaidissement d'un pays.

Septembre 1909.

Edouard Diricq.

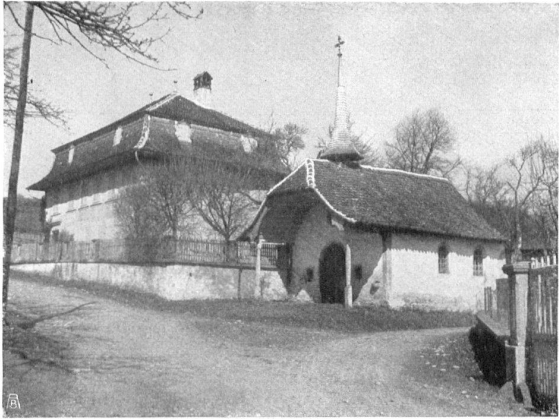


ANSICHTEN VON LENS, Kt. Wallis, Bezirk Siders. — Photographie von Direktor Lamazuret, Solothurn
 — VUES DE LENS, canton du Valais, district de Sierre. — Clichés de M. Lamazuret, Soleure —

LESEFRUCHT AUS DEM LEBENS-BILD VON HERMANN KURZ

Dargestellt von Isolde Kurz.

« Er hatte kein Verlangen nach der Fremde, ihn hätte nicht einmal das Land der Schönheit gelockt ; die noch ungeborenen Kinder seiner Muse bedurften zu ihrem Entstehen der Heimatluft. Das Fernweh, das sonst eine begabte Jugend so gewaltig fasst, kannte er nur in poetischer Gestalt : in der « Reise nach dem Meer » hat er es unwiderstehlich dargestellt, aber er hat es nicht als Schicksalsmacht an sich selbst erfahren. Er besass ein magisches Lämpchen, unter dessen Scheine sich jeder Winkel seiner Heimat in einen Paradiesgarten verwandelte ; auf fremdem Boden war er nicht sicher, dass es seine Zauberkraft bewahrt hätte. Aehnlich erging es ja auch Mörike. Als dieser einmal den Grafen Schack in sein geliebtes Uracher Tal führte, um ihm dort « den schönsten Fleck der Erde » zu zeigen, da machte der Weltwanderer, der eben vom Goldenen Horn zurückgekehrt, ein etwas langes Gesicht, denn er sah nichts als einen grünbewachsenen Felsen ; Mörike aber hätte den grünen Felsen gewiss nicht für die Ufer des Bosphorus hingeben, so eigens waren seine Augen auf die « urbemoosten Wasserzellen » und die « alten Wolkenstühle » seiner Jugend eingerichtet. »



ALTE KAPELLE IN MARLY BEI FREIBURG EINST
 CHAPELLE ST-FABIEN ET SÉBASTIEN A MARLY
 ===== PRÈS FRIBOURG AUTREFOIS =====



ALTE KAPELLE IN MARLY BEI FREIBURG JETZT
 CHAPELLE ST-FABIEN ET SÉBASTIEN A MARLY
 ===== PRÈS FRIBOURG AUJOURD'HUI =====

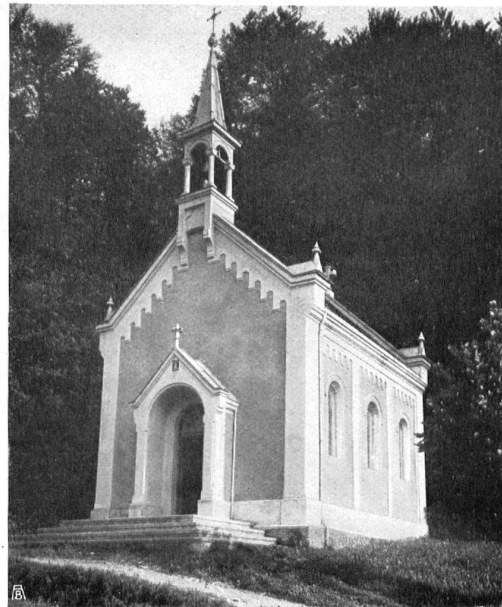
Photographien von C. Schläpfer, Freiburg
 = Clichés de M. C. Schläpfer, Fribourg =

Das behäbige Wohnhaus und die kleine stimmungsvolle Kapelle bildeten zusammen ein wohl-
 gestimmtes reizvolles Landschaftsbild, dessen wohltuende Harmonie durch den nicht gerade
 schlechten, aber an diesen Platz durchaus nicht passenden Wohnhaus-Neubau vernichtet wird.
 La vieille maison et l'humble petite chapelle formaient naguère un tableau plein de pittoresque
 et de charme paisible. Aujourd'hui une bâtisse moderne — point laide en elle-même — vient détonner
 dans le paysage et rompre l'harmonie de l'ensemble



Photographie von Frau Dr. L. Stumm
 ===== Cliché de M^{me} L. Stumm =====

===== Beispiel: KAPELLE VON SCHÖNENBUCH bei Schwyz =====
 Un bon exemple: LA CHAPELLE DE SCHENENBUCH près Schwyz

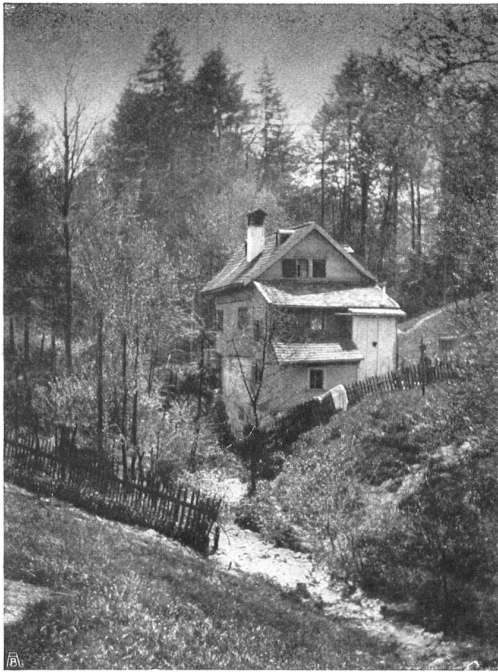


Gegenbeispiel: LOURDESKAPELLE BEI SACHSELN
 Un mauvais exemple: LA CHAPELLE DE LOURDES
 ===== PRÈS SACHSLEN =====

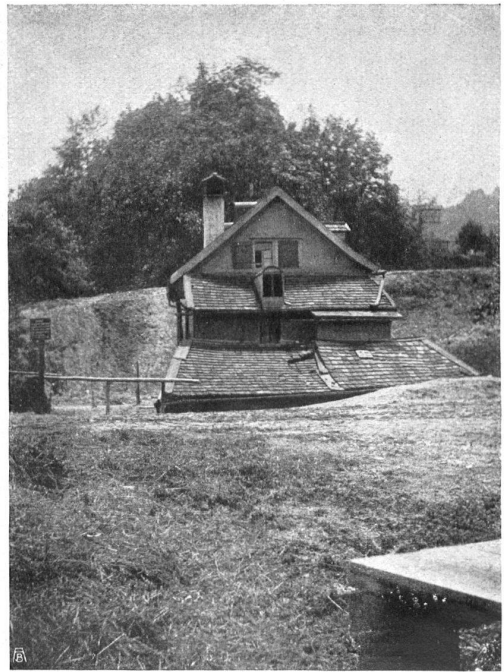


== HAUS AM „WEG“ ==
UNE MAISON DE ST-FIDEN

Photographien von *Louis Täschler*, St. Fiden
Clichés de M. *Louis Täschler*, à St-Fiden



ALTES HAEUSCHEN BEI ST. FIDEN IM JAHR 1904
VIEILLE MAISONNETTE DANS LES ENVIRONS DE ST-
FIDEN EN 1904



ALTES HAEUSCHEN BEI ST. FIDEN IM JAHR 1906
VIEILLE MAISONNETTE DANS LES ENVIRONS DE ST-
FIDEN EN 1906

AUS ST. FIDEN BEI ST. GALLEN — VUES DE ST-FIDEN (ST-GALL)



== HAUS AN DER HEILIGKREUZSTRASSE ==
 UNE MAISON SUR LA ROUTE DE LA SAINTE-CROIX

Photographien von *Louis Täschler*, St. Fiden
 Clichés de M. *Louis Täschler* à St-Fiden



DIE BRÜCKENGASSE IN ST. FIDEN VOR EINEM JAHR
 == LA RUE DU PONT A ST-FIDEN IL Y A UN AN ==



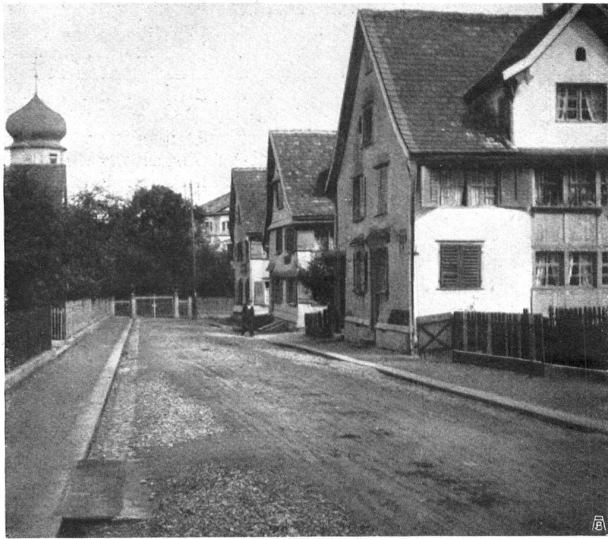
DIE BRÜCKENGASSE IN ST. FIDEN HEUTE
 LA RUE DU PONT A ST-FIDEN AUJOUR'D'HUI

AUS ST. FIDEN BEI ST. GALLEN — VUES DE ST-FIDEN (ST-GALL)



==== BAUERNHAUS IM RIEDERENHOLZ ====
 UNE MAISON DE PAYSANS DANS LE RIEDERENHOLZ

Photographien von *Louis Teschler*, St. Fiden
 Clichés de M. *Louis Teschler* à St-Fiden



KIRCHGASSE IN ST. FIDEN IM JAHR 1905
 LA RUE DE L'EGLISE A ST-FIDEN EN 1905



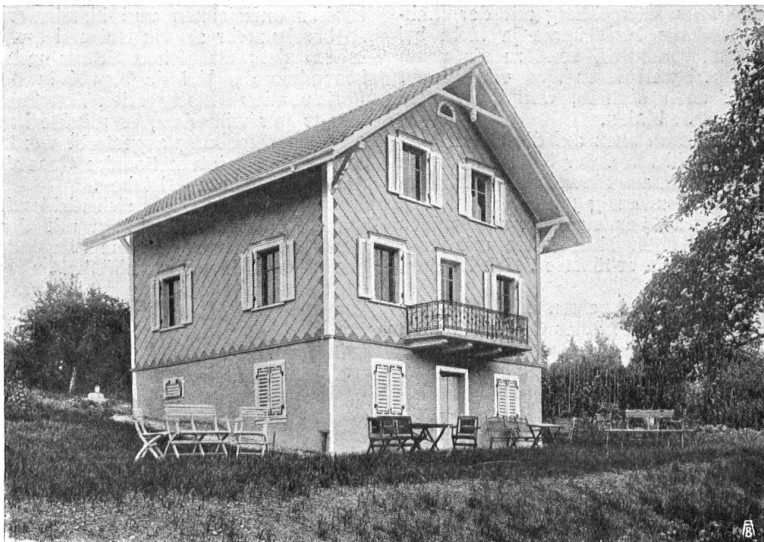
KIRCHGASSE IN ST. FIDEN IM JAHR 1907
 LA RUE DE L'EGLISE A ST-FIDEN EN 1907

AUS ST. FIDEN BEI ST. GALLEN. — VUES DE ST-FIDEN (ST-GALL)

Was Reichtum der Mundart heisst im Gegensatz zur Armut der Schriftsprache, kann man im Bernerlande am besten lernen. Gottfried Keller hätte seinen Spott über die Tittitatti-Sprache wahrscheinlich zurückgehalten, wenn er einen deutlichen Begriff von der charaktervollen Vielgestaltigkeit unserer Mundart gehabt hätte; er, der selber ein angeblich berndeutsches Gedicht verbrach, dem man die Unkenntnis dieser Mundart in jeder Zeile anmerkt. Wer heute in einer schweizerischen Mundart schreibt und dichtet, muss Respekt haben vor ihrer Eigenart. Die Zeiten Usteris sind vorbei. Wie im Hausbau so ist auch in der Sprache ein feinerer Sinn für landschaftliche Ueberlieferung und Echtheit erwacht, und wir empfinden es als unkünstlerisch, wenn ein Buch in einer Mundart geschrieben ist, die nirgends so gesprochen wird. Sichere Kenntnis einer ganz bestimmten Mundart und ein liebevolles Ausschöpfen ihrer verborgenen Schätze ist Voraussetzung der Dialektschriftstellerei. Es gibt kein «Bärndütsch» schlechthin; jede Talschaft hat hier ihre eigene Sprache und in mancher Talschaft jede Gemeinde einigermassen. Und wie wir überhaupt von jedem guten Schriftsteller erwarten, dass er ein eigenes ausgeprägtes Gesicht zeige in seinen Werken, so auch vom Dialektschriftsteller. Daraus ergibt sich nun eben der — man darf wohl sagen unvergleichliche Reichtum von sprachlichen Charakteren innerhalb eines grössern Mundartgebietes wie das Bernerland.

Ein ganz eigenes Gesicht zeigt Loosli; man braucht nur etwa R. v. Tavel mit ihm zu vergleichen. Nicht nur, dass er einen bestimmten unterementalischen Dialekt schreibt, macht den Unterschied aus. Er wagt es auch, die ungehobelte, «groblochtige» Sprache der Bevölkerungsschicht, unter der er aufgewachsen ist, ungeschlechtet wiederzugeben. Das tönt uns Städtern zuerst fremdartig genug in die Ohren. Wir sind nicht gewöhnt, dass man zu jedem Eigenschaftswort «vom Tüfel», zu jeder Versicherung «söll mi grad der Güggel picke» hinzufügt. Bei ihm ist einer gleich «shalus wie ne Hung», und wenn er sagen will, dass etwas lustig gegangen sei, heisst's gleich: «Es isch eifach vom Tusigdonner nahe lustig gange».

Diese Redeweise ist auch im Unteremental nicht jedermanns Redeweise und auch dort nicht jedermanns Geschmack. Man redet auch dort bald fein und bald grob, gewählt und ungewählt. Loosli hält's mit der ungewählten,



SCHLECHTES BEISPIEL EINES EINFAMILIENHAUSES in Uelikon-Stäfa, das den Bewohnern des Zürichsees in zahlreichen Reklameartikeln als vorbildlich und gut gepriesen wurde. Dabei ist der Aufbau, wie das Bild zur Genüge zeigt, der denkbar geschmackloseste, die Grundrisslösung schlecht und die Einrichtung mehr als alltäglich. Da Hunderte herbeiströmten, um die Ausstellung des so sehr gelobten Hauses, das auch noch ein Pendant besitzt, zu bewundern, ist es notwendig hier mit allem Nachdruck zu betonen, dass eine derartige Bauerei mit wahrer und praktischer Heimatkunst nichts zu tun hat und auf die Dauer auch nicht billig sein kann.

UN MAUVAIS EXEMPLE: UNE VILLA A UELIKON-STAEFA, que les riverains du lac de Zurich considèrent comme un modèle de bon goût et que de nombreux journaux — locaux — signalent à l'admiration publique. On peut constater par ce cliché que cette villa charmante que des centaines de gens vont voir sur la foi de ces enthousiastes descriptions, est en réalité une construction péniblement banale et rudimentaire, dépourvue de tout cachet personnel ou original. Il est bien regrettable que les principes esthétiques qu'offre notre art national n'aient pas davantage inspiré l'architecte de cette bâtisse. Pour comble d'imprévu, la dite villa a une sœur jumelle qui lui fait pendant.

ungeschlachten Sprache. Aber, was das Merkwürdige und Bewundernswerte an ihm ist: er beherrscht mit diesem groben Instrument auch feinere Melodien. Ich spreche nicht von seinen Anekdoten im Kalenderstil, die übrigens sachgemäss vortrefflich erzählt sind, auch nicht von den satirischen Sittenbildern, die auf ausgezeichneter Beobachtung beruhen, sondern von seinen kleinen ernsthaften Erzählungen, die das zarteste Gemütsleben berühren und in die Tiefen des Seelenelends hinableuchten: «D's Annemarei», «Am heiligen Abe», «Der Hubusepp u sy Fritz», auch «Wie der Gündani gestorben isch», sind Geschichten, die in aller Kürze stracks in die Tiefe führen. Da fühlt man ein warmes Herz, Liebe zum Volk, besonders zu den armen Teufeln, die sonst in Roman und Novelle keiner anrühren mag.

Wie im Hausbau so ist auch in der Sprache ein feinerer Sinn für landschaftliche Ueberlieferung und Echtheit erwacht, und wir empfinden es als unkünstlerisch, wenn ein Buch in einer Mundart geschrieben ist, die nirgends so gesprochen wird.

Aber keine Sentimentalität, gleichwohl nicht. Das ist, was ich an Loosli besonders schätze. Er hat einen eigenen, neuen Ton, etwas Herb-Sachliches, das der Rührung aus dem Wege geht — und auch der moralischen Entrüstung oder Bemitleidung. Von einem Galgenstrick wie der Chehrsitejoggeli und seiner Frau, die vor lauter «Husligi» überall fremdes Gut mitlaufen lassen, sagt er trocken ironisch:

«Däwäg si die Lütli eso süferli zu öppis cho u der lieb Gott het Freud gha a ne u het nen iri Arbeit gägnet!»

Leider ist es mir nicht vergönnt, mehr Beispiele für diese eigentümliche, höchst wirkungsvolle Beleuchtung der dargestellten

Personen zu geben. Ich fürchte, dergleichen Feinheiten übersehen und doch liegt hier das Gesunde, künstlerisch Wertvolle und Verheissende von Looslis Darstellung. Er gehört zu denen, die sich den Anschein geben, dass sie «Nüt apartig Neus z'säge» heige — wie es in der Einleitung heisst; und gerade solche Leute erwecken und verdienen Vertrauen.

O. v. Greyerz.

MITTEILUNGEN

Drahtseilbahn Rüslikon - Nidelbad. Der Vorstand der zürcherische Sektion der Heimatschutz-Vereinigung beschloss am 13. X. 09. einstimmig, in einer Eingabe an den Regierungsrat gegen die Anlage einer Drahtseilbahn von Rüslikon zum Nidelbad Protest zu erheben, als ein das Landschaftsbild ästhetisch schwer schädigendes Unternehmen, für das überdies nicht das mindeste praktische Bedürfnis vorliegt; denn die 94 m Höhendifferenz werden schon jetzt durch eine bequeme Fahrstrasse mit Leichtigkeit überwunden. Unterdessen ist das Konzessionsbegehren, wie berichtet wurde, zurückgezogen worden.

Nussbäume. In den Tälern des Wallis gedeiht in vorzüglicher Weise der Walnussbaum. Man bekommt dort prachtvolle Exemplare zu Gesicht. Doch scheint ihre Zahl sich allmählich zu vermindern. In dem in St. Maurice erscheinenden «Nouvelliste»

* Mys Dörfli. Vom C. A. Loosli. Mit Buechschmuck vom E. Linck. Bern, Verlag A. Francke. 1910; geh. Fr. 4.—, geb. Fr. 5.—.